BULLETIN
N° 208

DIEUZE : 29 MAI 1988

Etant donné que le 13e Régiment de Parachutistes Portés part en manoeuvres avec armes et bagages le 1er juin, le Président Gustave Houver a pris la sage décision de fixer, -en accord avec le Sénateur-Maire Roger Husson, membre de l'Amicale qui nous reçoit pour la seconde fois (22 mai 1966), - ce congrès des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine en avance sur la date projetée initialement.

Nous serons au-delà de la période électorale, les esprits auront eu le temps de se calmer et l'amitié de réparer d'éventuels pots cassés. L'Esprit-Saint de la Pentecote aura également inspiré les hommes de bonne volonté et ramené la clairvoyance et sagesse dans leur coeur. Espérons que la simultanéité de la fete des mères n'empechera pas quelques familles de rejoindre Dieuze afin que nous soyons à nouveau aussi nombreux au repas qui nous était servi au mess du 13e RDP en 1966 : "plus de cent trente".

Citons parmi eux et autour de Roger Husson, Pierre Pillot, Camille Maring, Paul Albert, Roger Dédoyard, Georges Schmitt, François Stephan, Georges Thony, Julien Chilès, Michel Holl, Paul Meyer, Georges Dorigny, l'aumomier Pierre Bockel, etc... venus témoigner au Président Bernard Metz leur attachement au souvenir de leur unité combattante, qui se traduisit par l'inauguration de la "Rue de la Brigade Alsace-Lorraine". On lit dans le compte rendu paru au bulletin n° 122 - III. 66 : "Il fut établi une relation téléphonique avec les Anciens du Sud-Ouest regroupés au meme instant à Bergerac".

Le 29 mai prochain, après vous etre tournés vers le passé, entendu les voix d'outretombe et les gloires ternies par le temps, rentrez chez vous et relisez Malraux. Si un gout de mort et de déclin envahissait votre ame, réagissez et recherchez la phrase qui oriente la vie vers le beau, le sublime et l'amour, qui donne courage et espérance. Puis levez-vous et allez vers demain.

Paul Meyer

DE GAULLE ET MALRAUX

A la suite du colloque organisé par l'Institut Charles-de-Gaulle les 13, 14 et 15 novembre 1986, il a été édité chez Plon un livre de 323 pages d'une grande densité. Ce qui nous a d'abord intéressés, c'est de savoir si dans cet ouvrage de compilation, - on va de communication en communication de 57 auteurs, dont 28 participants ,- il a été fait mention de la Brigade Alsace-Lorraine.

Dès l'introduction (p.13) Geoffroy de Courcel, ambassadeur de France, président de l'Institut Charles-de-Gaulle, dit : "Nos deux héros (de Gaulle et Malraux) se rencontrèrent peu après la Libération. Le Général de Gaulle était désireux de connaitre Malraux, dont il savait la conduite glorieuse à la tete de la Brigade Alsace-Lorraine... Gaston Palewski et Claude Guy s'employèrent à ménager cette entrevue. Malraux fut présenté au général de Gaulle à l'Hotel de Brienne, où celui-ci, comme président du Gouvernement provisoire, avait installé ses bureaux. Ce fut un double coup de foudre". "Ces deux sensibilités anormalement développées, écrit Gaston Palewski, ce meme besoin d'un climat de grandeur et d'altruisme dans la réalisation quotidienne se rejoignent et le courant s'établit entre ces deux etres d'exception."

Roger Stéphane, écrivain qui a déjà été cité dans le bulletin n° 195-IV.84, faisant allusion "à l'absence d'un roman sur la Résistance", ajoute en p. 120 : "C'est une drole d'histoire, car Malraux m'en a parlé à plusieurs reprises, en particulier au cours de ces nuits passées dans la Brigade Alsace-Lorraine. Il avait le désir d'écrire un livre sur la Résistance mais était conscient qu'on écrit d'autant mieux ce genre de livres qu'on n'a pas vécu les événements qu'ils traduisent. Il était très sensible au fait que le meilleur livre de Jules Romains était sur Verdun, que Romains n'avait pas vécu ; et que Martin du Gard avait admirablement traité de l'Affaire Dreyfus, alors qu'il était à peine né lors de son déroulement". Et Geneviève de Gaulle-Anthonioz, ancien membre du Cabinet d'André Malraux, d'ajouter : ... "Si Malraux n'a pas écrit de roman sur la Résistance, quelques-uns de ses plus beaux textes de discours lui sont consacrés : "La Libération de Paris", l'Hommage à Jean-Moulin", "Les Glières" et le discours de Chartres aux femmes déportées de la Résistance".

Au cours du colloque de nombreux noms qui nous sont familiers, ont été évoqués. Au lieu de Malraux, il est question du "Colonel Berger" : figure de style pour éviter de prononcer trop souvent André Malraux ou Malraux tout court. Il s'agit de textes essentiellement politiques qui n'ont rien à voir avec la BIAL (p. 124, 126, 128, 156) ou tout simplement pour marquer une différence de grade) : "Et, lorsqu'en 1945, le colonel Berger rencontre le Général de Gaulle, ne découvre-t-il pas alors la grande individualité dont il a toujours revé ?" (p. 176) - Janine Mossuz-Lavan, Directeur de recherche au CNRS et au CEVIPOF (FNSP)-. Sont évidemment cités les membres de la famille : Clara Goldschmitt, Claude Malraux, Lamy épouse Fernand Malraux, Florance, Pierre, Gauthier, Rolland, Vincent, sans oublier Clotis.

Bernard Anthonioz, inspecteur général de la Création artistique au ministère de la Culture et de la Communication, ancien membre du Cabinet d'André Malraux, développe à partir de la page 203 le role d'André Malraux dans l'histoire de la politique culturelle de la France. Il note que Malraux est "plus confiant dans les qualités des hommes que dans l'efficacité des structures ; par instinct il privilégiera les écrivains et les artistes dans la répartition des responsabilités." Ainsi est cité André Chamson (p. 210) ... mais "Ce choix des hommes, qui n'ira pas sans péripéties, en apportant à Malraux le concours de leurs compétences, sera également garant du respect de la liberté des créateurs. Le principe qu'il avait affirmé en 1952, "l'Etat n'est pas fait pour diriger l'art, mais pour le servir", devait etre respecté dans toutes ses conséquences."

Dans "De Gaulle et Malraux", l'essentiel porte la vie politique de ces "deux hommes que tout dans leur origine, leur formation, leur personnalité, leur choix et leurs engagements semblait devoir opposer... Ce sont les rapports mystérieux de ces deux héros du XXe siècle que les réflexions et les témoignages réunis dans ce livre éclairent d'une lumière nouvelle" (4e p. couverture).

*

Malraux à Ishibashi : "Votre collection est formidable"

Les voitures officielles, portant drapeau français ou japonais, viennent silencieusement se garer le long du trottoir. De l'une, sort un homme pale, une meche chatain en bataille sur le front : André Malraux. De l'autre, un homme petit, sec, perpétuellement souriant : Shojiro Ishibashi. Ce qui réunit ces deux hommes, un matin de printemps, à Paris, devant le batiment du musée d'Art moderne ? La superbe collection de maitres impressionnistes d'Ishibashi, bien sur, qui va etre exposée à Paris en grand arroi.

C'était en 1962. Quelques mois plus tot, Malraux était allé au Japon accompagner la Joconde. Après avoir fait admirer au ministre les statues bouddhiques des temples de Nara et les magnifiques portraits de l'époque Kamakura, on avait pensé lui faire plaisir en lui montrant qu'ici, on connaissait aussi l'art français : on avait demandé à Shojiro et Kanichiro Ishibashi, le père et le fils, de montrer leur collection.

Une idée lumineuse : devant une "Vue de Venise au crépuscule", de Monet, Malraux avait lancé un "Tiens ! tiens !" très remarqué ; devant l'immense "Autoportrait" de Manet, il avait chaussé ses lunettes et s'était attardé plus de quatre minutes ; et mieux encore, devant "la Montagne Sainte-Victoire" de Cézanne, il avait laché, catégorique : "Voilà un des sommets de Cézanne paysagiste". Bref, il avait aimé, il avait adoré, la collection Ishibashi. Peu après, elle était, en bloc, exposée à Paris.

Réf. Supplément au Figaro-Magazine n° 13463 du 12.12.87.

*

LES DROLERIES DU BATAILLON MULHOUSE (4). (Charles Gerbert)

Journée du 14 février 1945 : au P.C. on signale la disparition d'O.. "Afin de rassurer le P.C., inquiet au possible, un agent de liaison, fut envoyé chez la diseuse de bonne aventure, la plus renommée du pays. Celle-ci, après avoir donné à son chat noir quatre grains de café à lécher, mit ces derniers sur la crème du lait, en posant deux chewing-gum croisés par dessus le tout. Ensuite, elle enfonça l'index et le médius dans ses yeux, et le petit doigt dans la narine gauche de l'agent de liaison. Après avoir murement réfléchi, elle dit d'une voix grave et caverneuse "Quand il rentrera il sera là". Les militaires de Donon, trouvant les locaux de la prison plus confortables que leurs cantonnements, y déménagent en foule. Nolens volens, le P.C. du Lt. S. se verra prochainement obligé de s'y installer à son tour.

Communiqué du 16.2.45. "Citation à l'ordre de la Ie Armée française : Officiers, Sous Officiers et Soldats du Bataillon Mulhouse volontaires pour reprendre la lutte contre l'ennemi héréditaire, vous avez brillamment contribué à libérer le sol de la patrie. Partis des rives du lac d'Annecy, vous avez les premiers franchi le pont de fortune de Pont d'Ain. Vous avez montré une remarquable science manoeuvrière et de belles qualités de décision au cours du pillage d'un train américain en gare de Mouchard. Vous avez résisté et vaincu la boue de Brest et de Tromarez, ainsi que l'ennui qui minait votre moral. A Mulhouse, alors que l'ennemi tenait les faubourgs et menaçait de couper vos bases, vous avez pris la Maison Brune et y avez installé votre P.C.. Malgré la pénurie d'essence et de ravitaillement, malgré les mauvaises conditions atmosphériques, malgré votre fatigue, galvanisés par l'exemple de vos officiers, vous avez atteint Strasbourg, vous l'avez dépassé, établissant vos cantonnements à Lingolsheim où vous entreprenez immédiatement des opérations sentimentales, de grande envergure. Les nombreuses voitures qui comblent vos garages témoignent assez de votre esprit constamment agressif. Enfin, et plus particulièrement, vous avez su faire face avec un courage, une énergie, une endurance digne de vos exploits au flot de paperasse qui menaçait de vous submerger. Vous avez répondu, à chaque offensive par une dégelée de gros mots, à chaque note à diffuser par des menaces, à chaque état par des imprécations.

Officiers, Sous Officiers et Soldats du Bataillon Mulhouse, conduits par des chefs éminents et redoutables, les uns par le tonnerre de leur voix, les autres par leurs gouts dépravés, d'autres par leur entetement et leurs exigences, d'autres encore par le stoicisme qu'ils montrent dans les plus profonds tourments, vous avez bien mérité de la Patrie, témoignant aux yeux du monde de l'indéfectibilité des méthodes du Maquis et de l'Administration."

Un événement d'une importance toute particulière est venu troubler la nuit du 14 au 15 janvier. Appelé d'urgence par un coup de téléphone, le Médecin S. Lt D. se rendit à la Brigade. Ce ne fut d'ailleurs pas sans peine qu'il y arriva. En effet, le toubib était au lit et dormait du sommeil du juste après un diner qui fut sans doute plus que copieux et certainement digne de sa boulimie proverbiale. Le Lt. R., avec son stoicisme bien connu, n'hésita pas à l'asperger de vinaigre, cependant que N., chef du Cdo., lui chatouillait la plante des pieds avec une plume de cane. Après une série de borborygmes dont nous ne chercherons pas à analyser la signification, malgré toute la sympathie que nous témoignons au Freudisme, on vit remuer la rutilante crinière, sous laquelle apparut un regard bien vague. Transporté en chemise de nuit dans sa voiture, le toubib était conduit à Illkirch. Très au courant des habitudes de la Brigade, il ne fut nullement surpris de renconter le Chef d'E.M. à bicyclette dans le grand salon, cependant que le 1/2 colonel, juché sur une table, une passoire à la main, répétait à tue-tete : "Les gars, voilà la Moselle". A chaque cri le Lt. D., pour laisser à son chef l'illusion du danger, agitait, avec violence une crécelle et piquait, à l'aide d'un manche à balai terminé par un clou, l'épaule abondamment galonnée. Reniflant dans un coin, le Colonel plein corrigeait une épreuve de son dernier volume, que le Lt. E. transforme immédiatement en note de service. Accroupi devant la table arrosée par les postillons de J., le Lt. D. s'arrache une nouvelle touffe de cheveux devant son déficit en rations. Le Dr. J. parle et personne ne l'écoute, pas meme le gros Scheydecker ruminant une réorganisation du Parc Auto. F. d'E. confie à voix basse à un journaliste que selon des renseignements très sérieux et strictement secrets, les Russes approchent de Berlin et utilisent des véhicules blindés appelés Tanks. Bondissant au piano, le Dr. D. attaque immédiatement un swing. Des couples se forment et gigotent. On dit que le P.C. de la Brigade s'est retrouvé le lendemain matin à l'asile de Rouffach.

L'offensive d'été commence au Sud de Strasbourg. A Eschau, ont lieu de violents combats de rues, de maison à maison. L'ennemi tente de s'infiltrer dans nos positions. Nous avons contenu ses assauts, dans de nombreux secteurs les troupes ennemies seraient composées d'artilleurs, troupes particulièrement nocives.

La disparition du véhicule du Dr. K. pose de nombreux problèmes. La Faculté, service de Psychiatrie, consultée par les enqueteurs, n'a jamais vu un tel cas de folie. On a vu ledit véhicule conduit dans les rues de Nancy, un boeuf attelé en avant, en arrière poussé par une fillette sur une trottinette. Un inquiétant sillage tortueux indiquait l'état de la direction, des craquements sinistres celui de la boite de vitesse. La 4e roue était remplacée par un couvercle de lessiveuse, le volant traine à terre par la porte arrachée.

Demandes : renforcement des casemates abritant nos postes avancés, en vue de les abriter contre les tirs de mortiers amis, vaccin contre la rage paperassière pour le Lt. B., non encore immunisé, complément d'armement pour l'aspirant J., pour lutter efficacement contre la concurrence déloyale du Lt. P. et certificat de bonne vie et moeurs pour le S. Lt. M., pour le laver de toute insinuation perfide.

Communiqué du 23 février 1945. Concerne le temps : "Très beau. L'homme des cavernes K., se décide à quitter son trou et sort définitivement de son sommeil hivernal. Les gardiens des jardins zoologiques enregistrent cette année une grande sensibilité des etres aux rayons solaires. Les etres en question accusent des troubles analogues à ceux que manifestent les individus retombés dans l'enfance. Ainsi, en entrant aujourd'hui dans l'infirmerie, le toubib surprit Melles de B., Loulou, le Lt. G. et le Caporal S. en train de danser à la ronde, au train endiablé et tout en se tenant par les mains. Dans ce petit groupe, le Lt. G. et Melle Loulou paraissent les plus durement et cruellement atteints. En effet, alors que les autres se rendirent immédiatement compte qu'une personne venait d'entrer dans la salle, le Lt. G. et Loulou, se donnant un air sérieux, continuèrent à se promener la main dans la main. On demande un examen neurologique sérieux pour tous les danseurs susnommés en général, et pour le Lt. G. et Loulou en particulier.

Au P.C., ce matin, on vit une jeune fille blonde, sans signes particuliers, monter et descendre l'escalier, tourner sur place et fixer son regard uniquement sur des personnes dont le nombre de galons rapprochait le chiffre quatre. Après avoir erré ainsi pendant un bon quart d'heure, la demoiselle, son visage ombragé par la tristesse, quitta le batiment.

Au Service de Santé, l'ambulance de Melle de B. ne part jamais le matin sans avoir fait d'abord le tour du P.C. quatre fois dans un sens et trois fois dans le sens opposé. A signaler que l'ambulance n'effectue pas ces tours par ses propres moyens ; par conséquent tous ceux qui quitteraient le P.C. au moment des évolutions de notre ambulance c.à.d., entre 8 h 30 et 9 heures, le feraient à leurs risques et périls.

Melle de B. lit actuellement un livre dont quelques pages sont consacrées à l'étude de la forme de l'ombilic. Chose curieuse, depuis une dizaine de jours, c'est toujours les quelques pages en question qui son lues et relues. Melle de B. étant donc à l'heure actuelle très avancée dans l'étude de la morphologie des ombilics, tous ceux qui demanderaient des renseignements à ce sujet et meme des démonstrations seraient bien reçus.

Communiqué du 24.2. Service de Santé : "Voici le temps d'après une lettre adressée par un S.Lt. à sa bien aimée, lettre interceptée et censurée au Bataillon. Ma mignonette poulette cotelette chérie adorable. Je t'écris en vitesse ces quelques mots, pour te dire quel temps splendide il fait ici. Ce matin, des rayons chauds ayant trouvé leur chemin à travers les volets, vinrent caresser doucement mes gros orteils qui émergaient de la montagne de couvertures. Mon sang épaissi par les excès de cuisine, devint du coup plus généreux. Je sentis que la sève se mettait à monter avec allégresse, chose qui ne s'est pas produite depuis le printemps 1943. D'un coup de pied plein de grace et d'adresse j'envoyais le tas de couverture par terre. Aussitot, les rayons envahirent mon pied entier, caressèrent ma jambe, franchirent le genou bien moulé que tu connais, et se mirent à monter vers. Stop. Pour des raisons de bienséance nous nous refusons à suivre les rayons du soleil sur leur chemin si familier à mignonette poulette.

Au P.C., ce matin grande visite. Le colonel, bien rétabli, vint exposer son dernier point de vue sur la situation politique. Après avoir fait un tour dans les cuisines et avoir constaté qu'il n'y avait pas de cuisinières, ni de concièrges, auditoire de choix, d'habitude très perméable aux idées lumineuses et géniales, le colonel fut obligé de se contenter d'un auditoire médiocre, composé du personnel d'Etat Major du Bataillon. Après avoir dit à voix basse que c'est triste de dépenser de la salive devant ce monde, mais que c'est toujours mieux point de vue intelligence, qu'à l' échelon brigade, ou, oh miséricorde, qu'à l' échelon division, le colonel dit ce qui suit.

C'est bien simple, Mesdames et Messieurs (il n'y avait guère de dames), on a lancé le slogan : La frontière sur le Rhin. Or on a oublié de vous dire que le Rhin se déplace. Serions-nous susceptibles de suivre ce fleuve puissant dans ces déplacements ? Et encore s'il se déplaçait toujours seulement vers l'Allemagne. Nous pourrions alors à la rigueur le suivre avec maintes précautions. Mais que deviendrions-nous, si le fleuve se déplaçait vers la France ? Nous ne sommes pas assez nombreux pour l'arreter et le pourcentage des nageurs capables de se maintenir à sa surface est infime. Il n'est pas question de l'endiguer. En effet vous savez fort bien qu'il existe un rapport inversement proportionnel entre le carré de la dénatalité et la stabilité de la monnaie. Or, du fait de l'impuissance de nos soit disant hommes, et de l'apathie du sexe dit beau, la dénatalité est devenue à un tel point alarmante que notre franc vient de s'aligner sur la crotte de bouc. Je vous le demande Mesdames Messieurs, comment faire de la grande politique avec ça. En ce qui me concerne, je propose, au lieu de s'établir sur le Rhin qu'on aille plutot vendre des cacahuètes dans la 69e Avenue. De cette façon, en faisant de l'exportation nous pourrions peut-etre assainir un peu notre monnaie, de façon que l'on puisse acheter un livre-sterling avec 286 frs au lieu de 289. Que ceux qui sont de mon avis lèvent la clavicule droite et poussent un cri de ralliement "Voilà la Moselle".

L'auditoire du colonel, ne sachant pas où se trouve la clavicule, ne leva rien que l'on ait pu constater. Sur quoi le colonel, se croyant désavoué quitta la salle en disant "Je savais qu'ils ne conprendraient rien". A signaler que lorsque le colonel partit, un jeune homme, qui se trouvait à l'infirmerie, totalement à poil et couvert du liquide antigale, essaya de claquer des talons. Ayant fortement cogné une malléole contre l'autre, il dut etre couché et ne put partir par ses propres moyens qu'un quart d'heure après.

Au Central Téléphonique. Hier soir le poste Chevreuil, appelé pendant une demi-heure par humide, mouillé ou juteux, ne répondait pas. On le crut kidnappé. Une demi-heure après une voix de Chevreuil demanda : "pourquoi sonniez vous tellement" ? téléphoniste : parce que vous ne répondiez pas. Chevr. Pourquoi fallait-il répondre ? téléphoniste : Parce que Mouillé vous demandait. Chevreuil : Eh bien vous lui direz que le Lt. dort.

Dernière heure. Ce matin on vit notre ambulance tracter un camion pour le mettre en marche. Tous les présents, croyant qu'ils revaient, se pincèrent d'abord eux-memes et ensuite leurs voisins. A chaque pincement répondit un cri aigu. Ce n'était donc pas un reve, mais les spectateurs s'en tirèrent chacun avec deux bleus.

Ce matin au P.C., un jeune homme de constitution très médiocre, non incorporé pour cette raison, lorsqu'on lui demanda sa profession, répondit : cultivateur. Le toubib sceptique demanda : mais que fais-tu au juste ? Je donne à manger aux vaches, fut la réponse".

Un tableau du commandant au téléphone du P.C. : "Allo, quoi ? Le Canari est monté sur l'Eléphant ? La disproportion est trop flagrante. 8 jours de fermeture de bec au canari, pour ne pas avoir respecté l'échelle des proportions. Allo, qui est là ? Tigre et Lion ? Vous vous sentez en danger ? Alors pas la peine de vous appeler tigre et lion . Faites vous appeler ane et chameau. Allo, vous voulez le Faisan Bleu ? Ici c'est le Vert. Qui sonne ? Chevreuil ? Vous voulez Humide ? Il doit etre noyé ; il ne répond plus. Rappelez moi dès qu'il sera sec. Qui est là encore Coucou ? Assez de plaisanteries. Portez vos oeufs ailleurs. Allo, ah, Humide répond ? Bravo pour Humide. Et attention on signale des Boches de l'autre coté du Rhin. Surtout ne vous enfermez pas dans vos casemates. Vous pouvez vous enfermer dans de grandes valises, à la condition de les attacher à un gros arbre. Si des types veulent se rendre, indiquez leur quand meme le chemin vers le P.C.. Au revoir.

Pour la visite d'un général : une note de service de la 1ere armée Française exige qu'à l'avenir, à l'occasion d'une visite d'un général quelconque, tous les militaires portent obligatoirement une fiche indiquant le lieu de naissance de l'intéressé, son domicile et lieu où il perdit son innocence, afin d'éviter à Monsieur le général de se fatiguer, par la répétition fastidieuse d'une question qui ne change jamais. La note de service en question fut pleinement approuvée par les soldats qui comprennent qu'il est plus embetant pour M. le Général de poser à de nombreux soldats ne fusse qu'une seule et toujours meme question, qu'à un soldat de donner la réponse connue d'avance.

Les M.P. venus ce matin cherchaient un jeune homme de 20 ans grand pale et maigre, avec un leukoplaste sur la figure. Le S. de Santé connait un individu répondant au signalement, sauf que le leukoplaste se trouve chez lui sur la fesse. Aux M.P. de découvrir s'il est possible de faire la confusion entre les deux sièges du leukoplaste et par conséquent, s'il s'agit de la meme personne". (25.2.45)

Communiqué du 25 février 1945 . "La visite du Colonel Passoire, relatée hier au communiqué, nous permit d'admirer une magnifique capote suédoise moulant une anatomie bien conservée, malgré certaines glorieuses ouvertures. Il n'était pas venu uniquement pour nous parler de la situation internationale, de ses amis russes et de réformes sociales, il se préoccupait également de relève au sein du Bataillon. Rappelons que ledit Colonel s'est toujours fait remarquer par des réformes et des innovations originales.

Revue d'auto par le Cdt. S. : il passa ses troupes en revue, entouré de son E.M.. Quatre sous-Lieutenants ouvraient la marche, chacun montant une buick. Suivaient vingt sous-officiers en tractions, puis 5 hommes conduisant différents véhicules trainés chacun par deux boeufs. 7 camions, précédés d'un attelage double, transportaient le matériel du Cdo., lequel avançait lentement sous les vivats de la foule. On vit couler une larme au coin de l'oeil du Cdt. Laissons le Cdt. Bibendum à son émotion et penchons nous sur la détresse d'un faisan de la foret du Rhin. L'oiseau en question terminait une paisible sieste, lorsqu'il vit s'avancer vers le fourré où il reposait, un homme de belle prestance, le chef surmonté d'un calot caractéristique, l'épaule quasi couverte de 4 galons blancs. Notons, d'après les déclarations du faisan, que l'officier parlait tout seul, de chars évidemment. Pris par un impérieux besoin il s'arreta. Le faisan, jeune encore et curieux, se demanda comment allait opérer un monsieur aussi chic. Un officier supérieur, pensez un peu, il allait se rincer l'oeil. (Etait-ce bien un faisan d'ailleurs, ou plutot une faisane ?) Mais voilà, et le sexe n'y joue aucun role, la volaille ne savait pas encore que le pipi d'un commandant est plus violent que celui d'un 2e classe, ce qui fait que son oeil en fut bel et bien noyé.

Le Lt. P. aime le meat. Attablé devant une portion impressionnante de ce délicieux mélange, il ne leva la tete de son assiette que le dernier fayot ingurgité. Non content de s'illustrer à coups de mortiers, le Lt. P. tient à donner à la patrie de nouveaux exemples de dévouement, qui, pour lui, se confondent avec la gourmandise la plus monstrueuse.

Demandes : 1 glace pour O. pour contempler sa bille sous la casquette, 1 chaise au P.C. pour l'aspirant artilleur (percée ou non suivant ses besoins), 1 ceinture de sauvetage pour G., 1 appareil perfectionné pour réadapter R. aux conditions de travail bureaucratique et des pouvoirs plus étendus au papou de la SHR, lui permettant de taxer toute incartade et de faire respecter ses décisions, ceci afin de remettre tant soit peu à flot la cave du Btn., respectivement de nous permettre enfin de boire autre chose que ce breuvage ignoble nommé gros rouge".

(A SUIVRE)

*

CAMERONE

(30 AVRIL 1863)

"Camerone, ce sont quatre murs en adobe, en briques d'argile séchée au soleil. Trois mètres de haut, un "bon périmètre de défense", à condition de pouvoir en occuper tous les créneaux. Ce qui n'est pas le cas ce 30 avril 1863. Le tout entoure une auberge mexicaine, une "cantina"...

La France guerroie au Mexique. Son corps expéditionnaire est devant Puebla et attend du canon et de l'argent, trois millions de francs, le nerf de la guerre, de quoi solder la troupe et rémunérer, sans doute, des complicités. Les Mexicains se placent à deux mille pour empecher ce convoi d'arriver, et s'emparer, pourquoi pas, du trésor. Pour renforcer l'escorte du convoi une compagnie de la Légion va à sa rencontre, elle se compose de soixante hommes sous les ordres d'un capitaine manchot et de deux sous-lieutenants. Le détachement se heurte aux Mexicains et se retranche dans Camerone. Sommé de se rendre, Danjou, le Capitaine répond : "Nous avons des munitions, nous ne nous rendrons pas !". Deux heures plus tard, il est tué. Puis c'est le tour, deux heures plus avant, du Sous-Lieutenant Vilain. Le soir il ne reste que douze hommes. Ils sont sous les ordres du Sous-Lieutenant Maudet. Le Mexicain qui les assiège, le Colonnel Milan, décide d'en finir et lance un assaut général.

Lorsque ses soldats franchissent l'enceinte, les Français ne sont plus que cinq, le dos au mur. Ils s'élancent baionnette en avant vers les assaillants. L'officier et deux hommes tombent. Les deux derniers n'acceptent de se rendre que si les blessés reçoivent des soins et si eux-memes conservent leurs armes, ce qui leur est accordé.

"Il furent ici moins de soixante opposés à toute une armée. Sa masse les écrasa. La vie plutot que le courage abandonna ces soldats français". Telle est l'inscription, qui se trouve sur le monument érigé aujourd'hui à Camerone. La tradition veut que les troupes mexicaines présentent les armes chaque fois qu'elles passent devant. Elle veut également que chaque année le 30 Avril, la légion commémore ce fait d'armes héroique."

(Selon l'Alsace du 30.4.85)

*

Un petit retour historique en Algérie.

Dès 1797 des différends commerciaux surgissent entre la France et le Dey d'Alger. Ils dégéneront en 1827 en affrontements diplomatiques pour aboutir en 1830 à une action militaire d'envergure. Le Général de Bourmont fait débarquer 36 000 hommes du Corps Expéditionnaire à Sidi-Ferruch du 14 au 16 juin qui battront rapidement les 40 000 cavaliers d'Ibrahim, le gendre du Dey. Après la prise d'Alger, le dey capitule le 5 juillet 1830. Suit alors une période d'occupation restreinte au cours de laquelle sont créées des Unités Militaires et Auxiliaires recrutées parmi les autochtones : **Goumiers, Zouaves, Spahis,** Tirailleurs, **Chasseurs,** ...alors que les chefs arabes forment la révolte armée dès 1832.

Les Colonnes Mobiles de Bugeaud ne prendront le dessus qu'en 1843 par la prise de la Smala. Abd-el-Kader se réfugiera auprès du Sultan du Maroc qu'il entraine dans la lutte. En 1844, le révolté chassé du Maroc poursuit son harcellement, dont le plus dramatique est le massacre des Chasseurs à Sidi-Brahim (1845) ; il se rendra aux troupes françaises en 1847. On entre alors dans la phase de pacification, non exempte de remous politiques et de rébellions armées.

Pour assurer la police du désert et les communications, sont créées en 1981 **les Compagnies Sahariennes,** qui contribueront à l'effort de guerre de la France.

LES GOUMIERS

Les mograbins algériens vivaient en Tribus, - ou familles -, appelées **"Goums"**. Ce nom fut repris par les militaires lors de la pacification de l'Algérie pour désigner sous le vocable de "Goumier" le fantassin ou le cavalier autochtone volontaire pour servir la France dans des

conditions de subsistances particulières en qualité d'Eclaireur. Les goumiers berbères originaires de l'Atlas seront particulièrement efficaces dans les opérations de montagne. Leur recrutement s'étendit ensuite aux tribus marocaines, mais ces dernières troupes resteront chérifiennes après la ratification par Décret chérifien du 9 aout 1913 de leur création en 1908 par le Général d'Amade. Il y eut des goums analogues en AOF et en AEF.

Un "goum" est une unité de combat comparable à une Compagnie d'infanterie de 150 goumiers encadrés par deux Officiers du Service des Affaires Indigènes et de quelques Sous-Officiers français formée de trois Sections d'Infanterie et d'un Peloton de Cavalerie. Ultérieurement les effectifs seront poussés jusqu'à 200 hommes avec un encadrement français adéquat pour constituer trois Sections de Combat, une Section de Commandement, un groupe de mitrailleuses et de mortiers légers avec un Echelon Muletier.

Trois goums d'infanterie et un goum d'engins d'accompagnement, comparable à un bataillon, forment un **"Tabor"** (ce mot signifie : campement protégé par un entourage de voitures). Pour les besoins de manoeuvre au cours de la dernière guerre, les Tabors s'articuleront en "G.T.M" ou Groupes de Tabors Marocains, comparables au régiment.

Principaux artisans de la pacification du Maroc entre 1908 et 1934, quatorze goums apporteront leur contribution à l'effort de guerre de la France pendant la Grande Guerre de 1914-18. On comptera cinquante neuf goums au début de la Seconde Guerre mondiale. Cent deux goums, soit 22 000 goumiers, s'illustreront lors de la Libération de l'Italie et de la France. Ils combattront encore en Indochine (1945-54). Lors de la proclamation de l'Indépendance du Maroc en 1956, les goumiers marocains, avec une partie de leur encadrement français, constitueront le noyau de l'Armée Royale.

LES ZOUAVES

L'origine du nom de **"Zouave"** remonte à la pacification de l'Algérie. En 1830 le Général de Bourmont recruta dans l'Est algérien les volontaires d'une tribu Kabyle appelée "Zwawa" et forma un Corps auxiliaire de deux mille zouaves, premier embryon des "troupes indigènes" de l'Armée française. Il s'agissait d'un régiment à trois bataillons et de deux Escadrons à cheval.

Ultérieurement les bataillons deviendront des "Tirailleurs" indigènes et les escadrons des "Chasseurs d'Afrique" et des "Spahis", car, à partir de 1852, les trois régiments de Zouaves seront exclusivement composés de militaires français. En 1854, on leur ajoutera un Régiment de Zouaves de la Garde Impériale.

Les zouaves seront de toutes les opérations importantes. Après la Crimée, pour la guerre de 1914-18, les effectifs seront portés à quatre Régiments, puis en 1939 à six. Ils participèrent également aux opérations en Indochine et en Algérie.

La popularité des Zouaves incita d'autres pays à créer, sous un uniforme identique, des Unités de Zouaves : la Louisiane (1861), New-York (1863), Bahia et le Brésil (1865-70)... Jusqu'en 1914, l'armée turque comptait dans ses rangs deux Régiments de Zouaves. Il faut enfin citer les Zouaves pontificaux (1860).

LES SPAHIS

On trouve les premiers **"Spahis"** dans l'armée turque du XIVe siècle. Il s'agissait de cavaliers. Lors de la pacification de l'Algérie, la France créera en 1834 une force de "police de liaison" avec les diverses tribus en y incorporant des autochtones de 16 à 40 ans, la moitié de l'encadrement étant français. La surveillance du Sahara portera à instituer des Spahis sahariens (1891).

Les autochtones devinrent par la suite des **"Supplétifs"** formant quatre escadrons. Les besoins de la guerre les multiplièrent : en 1852 (Second Empire) existeront vingt escadrons de Spahis constitués en trois régiments tenant respectivement garnison dans les villes d'Alger, d'Oran et de Constantine.

En 1914, les effectifs croitront jusqu'à six régiments auxquels le Commandement français adjoindra un Régiment de Spahis tunisiens (Sfax), un Régiment de Spahis marocains et un Escadron de Spahis sénégalais (St. Louis). En 1940 l'Armée compte dans ses rangs treize régiments de Spahis, articulés en trois Brigades indépendantes , berceau des futures Unités blindées de la

Libération ; on ne conservera que quelques Escadrons à cheval pour la parade. Leur dissolution fut réalisée en 1962.

LES TIRAILLEURS

Un soldat "tiraillant en avant d'une colonne", sans ordre de bataille imposé, est appelé **"Tirailleur"**. On en dénombrera seize régiments dans la Jeune Garde de Napoléon (1814). En 1836, ils formeront des Bataillons de Tirailleurs d'Afrique qui, par la suite, deviendront des **Chasseurs à pied**, dont l'histoire est marquée par le massacre de Sidi-Brahim (1845) lors de la pacification de l'Algérie (1830). Des autochtones algériens y sont incorporés comme auxiliaires à partir du moment où le Commandement français décide de ne constituer les Unités de Zouaves qu'avec des français (1852).

En 1841 existent trois bataillons de tirailleurs algériens stationnés à Alger, à Oran et à Constantine. Complétés par un quatrième bataillon de tirailleurs tunisiens, ils formeront lors de la guerre de Crimée (1854-55) un Régiment de Marche et en rapporteront le surnom de **"Turco"**.

En 1912 sont formées des Compagnies Auxiliaires Marocaines, qui, deux ans plus tard, seront engagées au feu sous le nom de "Chasseurs Indigènes". En 1915 sera mis sur pied un Régiment de Marche de Tirailleurs Marocains. Après l'Armistice, les Tirailleurs Marocains seront intégrés dans les troupes métropolitaines (1920-23).

En 1939 servent dans les rangs de l'Armée française seize régiments de Tirailleurs algériens, cinq régiments de Tirailleurs tunisiens et cinq régiments de Tirailleurs marocains. Pour la Libération, les Tirailleurs composeront l'Infanterie des DINA (Divisions Nord Africaines) faisant partie des Troupes de Marine au meme titre que les Régiments de Tirailleurs Sénégalais, Annamites, etc...

LES CHASSEURS D'AFRIQUE

Dès 1830 furent formés en Algérie, en vue de la pacification, des Escadrons de Zouaves recrutés en partie parmi les volontaires parisiens. Tout en restant dans le Corps des Zouaves, ils prirent en 1831 le nom de "Chasseurs algériens". Puis, avec ces derniers et le "12e Chasseurs à Cheval" alors en Algérie, est constitué le **"Corps des Chasseurs d'Afrique"** (Larousse).

Les Chasseurs d'Afrique sont composés de français, d'algériens et d'unités temporaires de renforcement, dites "Chasseurs Spahis". Ils s'articulèrent en trois régiments distincts (1836).

En 1914 on dénombrera quatre régiments de Chasseurs d'Afrique, qui contribueront à l'effort de guerre de la France particulièrement en Crimée (1918). En 1938, ils seront au nombre de cinq, dont un régiment issu de Tunisie.

Dotées de matériels blindés en 1943, ces Unités s'illustreront au cours de la Campagne de Libération en Italie, en France et en Allemagne (1945).

LES TIRAILLEURS SENEGALAIS

Les "Tirailleurs Sénégalais" sont des Unités recrutées par la France jusqu'à l'indépendance de leurs pays (1960-61) parmi les polulations noires d'AOF et d'AEF.

En 1857 est créé à Saint Louis du Sénégal un Bataillon de Tirailleurs Sénégalais ressortissant de l'Infanterie de Marine. En 1884, le recrutement en permet la transformation en Régiment, ainsi que la création d'autres Unités issues des Haoussas, peuples de la région du Niger (1891) et des Soudannais (1892). En 1900 ces troupes furent incorporées dans "l'Armée Coloniale".

Pendant la guerre 1914-18, leurs effectifs furent de l'ordre de 180.000, dont 18.000 issus d'AEF (Afrique Equatoriale Française). 136.000 combattront en Afrique du Nord, en France et en Orient, sacrifiant 30.000 morts. Après l'Armistice, ils participeront encore aux opérations françaises au Maroc et en Syrie.

En 1939, on dénombre 18 Régiments, qui s'illustreront en particulier sur la Somme (1940), en Tunisie (1943) et avec Leclerc (Régiment de Marche du Tchad). Leurs effectifs furent pendant la

seconde guerre mondiale de 160.000, dont 15.000 d'AEF. De 1945 à 1954, 56.000 Tirailleurs Sénégalais seront engagés en Indochine où ils laisseront 2.300 des leurs.

LES TROUPES D'OUTRE-MER

Les "Troupes d'Outre Mer" sont constituées par les troupes spécialisées assurant la sécurité des territoires français d'Outre-Mer (autrefois l'ensemble des colonies) ou qui exercent, chez ceux d'entre eux qui ont accédé à l'indépendance, les responsabilités conservées par la France en matière de défense (Larousse).

Les "Forces d'Outre Mer" furent à l'origine des "miliciens", dits "habitants portant armes" défendant leurs Comptoirs (XVIIe siècle), remplacés par cent "Compagnies de la Mer" (1622) articulées en cinq "Régiments de Marine", qui furent incorporés dans l'Armée de Terre (1643). Après de nombreux avatars politiques, il sont recrées sous le nom de "Compagnies Franches de la Marine" (1689). Dissoutes en 1761 malgré leur glorieuse histoire, elles renaissent l'année suivante sous le vocable de "Corps royal d'infanterie de la Marine", puis à nouveau dissoutes, elles se reconstitueront en 1816 sous celui de "Bataillons Coloniaux".

En 1889 existent huit Régiments d'Infanterie et deux d'Artillerie de Marine. Les nécessités de la guerre imposent l'engagement d'autochtones : soudanais, sénégalais, malgaches, somaliens, indiens, annamites, tonkinois, cambodgiens, néo-calédoniens et tahitiens. En 1900 toutes les troupes d'outre-mer ont un statut autonome.

En 1914, l'Armée Coloniale compte soixante bataillons, qui seront deux cent un à l'Armistice pour un effectif de 283.000 hommes, dont 115.000 avaient été tués et 6.393 disparus. A la mobilisation de 1939, elle fournit cinq Divisions d'Infanterie Coloniale (DIC). Après 1940, les territoires d'outre-mer levèrent des troupes au Tchad, en Oubangui, au Cameroun, dans le Pacifique, aux Somalies, aux Antilles, etc... Ces Unités se distinguèrent sur tous les théatres d'opérations de la Seconde Guerre mondiale, puis en Indochine et en Algérie.

A partir de 1961, les troupes d'outre-mer devinrent **"Troupes de Marine"**, comprenant l'Infanterie de Marine (parachutistes, blindés, transmissions), l'Artillerie de Marine (Unités de campagne, antiaériennes et de transport), le Service des Matériels et Batiments, l'Intendance et le Service de Santé. Les Officiers sont formés à Fréjus (1956). L'insigne est constitué d'une ancre d'or entrelacée d'un cordage. Le surnom des fantassins est "marsouin" et des artilleurs "bigor".

Notes compulsées par Paul Meyer (1985)

*

CEUX QUI SECOUENT LEURS PUCES.

De notre ami Jean Paulus, nous recevons le 9 janvier 88 les réflexions suivantes : "Dommage que je sois si loin d'Alsace. Schlum et son épouse m'ont parlé de la réunion de Murbach (près Guebwiller) et de l'ambiance des rencontres des deux départements du Rhin... En lisant le bulletin, j'ai remarqué plusieurs noms manquants. Peut-etre qu'en faisant une revue de mes photos de 1944-45 retrouverais-je quelques uns de ces absents ? Les plus proches sont Walgenwitz René de Soppe-le-Bas, décédé depuis quelques temps là-bas et Recht Marcel, qui nous avait quitté pour l'Indochine en 1945. Tous deux faisaient partie du Groupe Marotel chez A. Lehn. - Depuis le 1er Juillet 1987, je suis à la retraite. Avec nos cinq petits-enfants, plus un à paraitre debut mars, nous sommes fort occupés : il est rare qu'à la fin de la semaine nous n'en ayons pas au moins deux ! Mais quel désert quand tout ce petit monde est parti (Courbon-Riotord - 43220 Dumières).

Albert Schlick (2 rue de la Meuse - 57380 Faulquemont), qui ne fait pas partie de l'Amicale, mais a eu notre adresse par Marcel Picard, donne enfin signe de vie le 10 février 1988 pour annoncer qu'il avait été décoré de la croix de Chevalier de l'Ordre National du Mérite le 26 avril 1986 en tant que rescapé du Plateau des Glières fait prisonnier par les allemands, condamné à mort par les français, évadé de la prison d'Annecy, après avoir été FFI, engagé à la Brigade.

Un autre ancien, non membre de l'Amicale, Jean Cher (4 rue Duméri - Vieux-Thann - 68800 Thann) a été décoré de la médaille des Evadés et de la croix du Combattant Volontaire 1939/45 le 11 novembre 1987. Cher avait été Caporal-Chef au Bataillon Strasbourg et participé aux combats de Ranmonchamp (25.09 - 15.10.44), Dannemarie (26-29.11.44) et Gerstheim (30.12.44 - 10.01.45).

Le Docteur et Madame Maxime Schneider, après avoir été très éprouvés dans leur santé pendant cet hiver, s'excusent de souhaiter la bonne année aux copains de la BAL avec tant de retard (26 février 1988 - La Lézardière - 571 Ch. des Bonnes Herbes - 83200 Toulon Montserrat). Notre camarade ajoute : "Il y a 44 ans, mes parents, arretés le 24 février, commencaient leur chemin de croix les menant à Auschwitz où il furent gazés le 10 mars... Je viens de changer de dizaine d'age, me voici octogénaire. Malgré celà j'ai accepté un remplacement épuisant, mon successeur étant parti récemment pendant quinze jours au Thibet étudier la médecine de ce pays".

Notre ami Julien Libold a lu le livre "de Gaulle et Malraux" pour découvrir à nouveau des aspects de la vie de notre ancien Chef, que beaucoup d'entre nous ignoraient ou qui ont été controversés par des auteurs. Il note en particulier dans une lettre du 29 février 1988 rester devant un mystére : "La rencontre d'un révolutionnaire, - d'un homme qui tout jeune était en désaccord avec tout le monde, meme avec lui-meme, - avec cet autre grand homme qui, lui aussi, voyait autrement que ses chefs. Je pense que Malraux a été fasciné par l'esprit de celui qui, à travers tout et malgré tous, était resté le grand parmi les grands. J'ai un jour lu que de pareils hommes ne naissent que tous les cent ans. C'est, je crois, la réalité". (B.P. 50 - 68260 Kingersheim).

De notre ami Raymond Bergdoll (Les Mondos - 24380 Vergt) nous avons reçu le 12 mars 1988 ces lignes, qui se veulent etre un encouragement à nous rencontrer le plus nombreux possible en l'an 2000. Avec un peu de bonne volonté, c'est une magnifique raison de vivre ! "Un jour plus ou moins proche, nous aurons été. Je me souviens avec beaucoup d'acuité de ces coupures de journaux consacrés au décès de cuirassiers de l'héroique charge d'Elsasshausen - Reischsoffen en aout 1870, à la disparition des anciens de Pélissier ayant participé en 1855 à l'assaut de la courtine de Malakof ; ces décès je les ai comptabilisés... jusqu'à extinction" ou presque. Les nonagénaires de la Grande Guerre s'époumonent sérieusement. Le Congrès des survivants de la Brigade en l'an 2000 réunira une poignée de vieillards cacochymes, comme nous sont présentés les rescapés de 14-18 sous l'arc de triomphe de l'Etoile qu'on ne décore honteusement que maintenant et au compte-gouttes encore. Dans l'éventualité, où se tiendra-t'il"

*

LA VIE DES SECTIONS

"CC"

Organisation du Congrès National 1988 à Dieuze (Moselle) le 29 mai.

La Section "M" est chargée de cette rencontre en accord avec Monsieur le Sénateur-Maire Husson. L'ordre du jour de l'Assemblée Générale est proposé comme suit :

9 h 00 - Office religieux (messe concélébrée)
- Réunion du "CC"
10 h 00 - Assemblée générale à la Maison du 3e Age
11 h 15 - Cérémonie au Monument aux Morts
11 h 45 - Réception à l'Hotel de Ville
12 h 45 - Repas de l'Amitié au 13e R.P.P.
* Participation de la Philharmonie de Bénestroff
* Démonstration de saut en parachute (si les circonstances atmosphériques sont favorables).

"HR"

Les épreuves du Concours National de la Résistance 1988 sont fixées au 10 mars 1988 par les soins de l'Inspection académique sur les thèmes suivants :

- classes de première et de terminale :

"Les difficultés et les dangers que durent affronter les résistants de l'Intérieur - Le recrutement, l'action dans le secret et dans l'ombre, les combats, la répression menée contre les résistants par les occupants et le régime de Vichy ; les arrestations et les tortures, les emprisonnements, les exécutions et la déportation".

- classes de troisième collège :

"La résistance extérieure ; sa naissance, son organisation, son évolution. Le Général de Gaulle à Londres puis à Alger ; les ralliements des divers territoires ; ses combats ; ses débarquements en France, ses relations avec la résistance intérieure".

A l'instar de ce qui est fait traditionnellement sur le plan départemental, le Président de la Section "HR" a offert au nom de l'Amicale le livre de Léon Mercadet "La Brigade Alsace-Lorraine" comme prix pour l'un des lauréats du Haut-Rhin.

Monsieur Charles Koenig, Directeur départemental du Service de l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de guerre, après une longue carrière administrative vouée sans compter et sans faille au monde combattant, prend sa retraite, y rejoignant ainsi son épouse qui fut jusqu'il y a peu son adjointe et collaboratrice estimée, comme lui, de toutes les associations patriotiques du Haut-Rhin. Ils méritent les remerciements cordiaux qui leur sont adressés unanimement.

"P"

Le Président Jean Eschbach a réuni quelques uns des membres de la section "P" le 22 janvier 1988, au cours d'un diner. Etaient présents : le Dr. Jacob et Madame, Jean Eschbach et Madame, André Weiss et Madame, Fernand Ory et Madame, Jacques Porcher (qui a adressé le présent compte-rendu pour le bulletin et qui en est amicalement remercié ; ce document est parvenu à Guebwiller après l'impression du n° 207). Il faut ajouter à titre d'invité d'honneur Léon Mercadet et une de ses amies. Excusés : Pierre Genzbourger, Hélène Eliard, Adolphe Henaff, Marc Gerschel ; Georges Zezzos avait promis sa présence, mais a du manger la consigne. Peu de choses à dire, en dehors des conversations habituelles, sinon que la majorité d'entre les présents se propose d'assister au prochain congrès à Dieuze. - Jacques Porcher.

(Le présent compte rendu est parvenu à la rédaction après impression du bulletin 207 ; merci amical à son auteur).

"SO"

ASSEMBLEE DE PRINTEMPS

GILLO-PETRE et ses complices des Services de la Météo avaient distrait de l'embrouillamini d'anticyclones et de dépressions, d'affrontements d'air chaud et de froid polaire, régentant l'hiver décalé de l'année en cours, quelques belles éclaircies lumineuses et ensoleillées à l'intention des amicalistes de la Section Sud-Ouest afin de leur permettre de se retrouver nombreux, ce 6 mars 88, pour la réunion projetée à l'Hotel de Ville de VERGT. Effectivement, plus de cinquante camarades avaient répondu à l'appel du président HUTTARD, troquant leurs horizons coutumiers pour l'accueil chaleureux de la cité vernoise qui avait meme fait flotter pour la circonstance, les emblèmes tricolores sur les batiments officiels des vivants comme sur les monuments des disparus.

C'est que cette dernière n'oublie pas qu'elle fut, avant de devenir la capitale de la fraise, et en des temps plus douloureux, la pierre angulaire des opérations maquisardes comme celle des incursions répressives nazies et miliciennes, dans ce secteur autrefois bien boisé du PERIGORD. Les nombreuses stèles égrenées au hasard des routes et des chemins d'accès d'un canton au-delà de ses limites témoignent encore de peur, de courage et de sacrifice d'une jeunesse bien concernée alors, et nombreux sont ceux d'entre nous qui savent toujours y déchiffrer, en dépit de la patine de plusieurs décennies, des patronymes juxtaposés aux noms d'emprunt, gravés de meme dans notre fidélité du souvenir.

Remercions tous les présents à l'appel, certains meme ayant occasionnellement délaissé la perspective de JURANCON, bien proche, les vergers à cidre du PERCHE ou les stations thermales

vichyssoises, venus se retremper dans un vieux bain d'amitié, resté néanmoins de jouvence, et apprécier le monbazillac bien moelleux offert par la Municipalité en prélude au repas servi à l'Hotel du Parc, un repas excellent, agrémenté de quelques crus du BERGERACOIS, allant d'un Sauvignon plutot sec à la chaleur d'un Pécharmant des meilleures années.

Remercions également les édiles pour leur hospitalité, en particulier, le docteur MOULINIER, maire des lieux et Conseiller Général du Canton, lui-meme ancien du groupe ROLAND, toujours pret à bien nous recevoir avec son adjoint, Mr DELPRAT, les porte-drapeau présents lors du dépot de gerbes au Monument aux Morts et à celui de la Résistance, l'Hotelier et tout son personnel, pour avoir su flatter nos palais et nos estomacs au cours de quelques heures de bonhomie cordiale rappelant dignement celles qu'ERCKMANN et CHATRIAN firent vivre à KOBUS, au "rebbe" DAVID et à leurs comparses de l'"AMI FRITZ", pour l'enchantement de notre jeunesse.

Et puisque sont évoqués les deux littérateurs lorrains, nés respectivement à PHALSBOURG et SOLDATENTHAL, des localités pas trop éloignées de DIEUZE, nous voici déjà plongés dans le vif du sujet, le Congrès, qui va se tenir dans la ville chère au sénateur-maire et ami HUSSON, et qui, pour l'instant, occupera l'essentiel de l'ordre du jour. Quelques lignes consacrées au prologue qui fort heureusement ne connait point l'habituelle minute de silence à la mémoire des anciens, décédés entre la tenue des assemblées d'automne et de printemps. Il n'y en a pas cette fois. Des défections de dernière heure sont à relever, signalées et tout naturellement pardonnées, car elles concernent des commensaux habituels de nos réunions, absents pour des motifs sérieux d'ordre familial, des états grippaux de saison ou suite à des interventions chirurgicales moins bénignes.

La Section Sud'Ouest par contre se porte bien, elle grossit meme son effectif d'une unité : INNOCENTI et son épouse, en voyage d'agrément dans la Vallée des Rois en EGYPTE, le mois dernier, nous ont ramené, non un Ramsès momifié et supérieurement conservé, ni le Sphinx de Gizèh, mais le camarade BIR, en chair et en os, ancien du Bataillon METZ - Compagnie IENA, rencontré tout à fait fortuitement avant l'abordage de la terre des Pharaons et domicilié actuellement à MOURENX, à quelques kilomètres de BILLERE, donc susceptible de sortir un peu Popaul DIENER de son isolement.

Mais nous voici néanmoins venus au plat de résistance, le tout bien désossé et découpé à l'usage des amis de la Section... avec un report de date : les Lorrains, grands porteurs de dais lors des processions de la Fete-Dieu ont préféré accaparer le dimanche de la Trinité pour leurs basses et hautes oeuvres du Congrès. Inutile de rentrer dans les détails, la notice d'Ernest HUTTARD, plus "technique" s'en chargera. Un conseil pourtant, les participants, munis de viatiques variés et qu'accompagneront les bonnes pensées et l'urbi et orbi de tous leurs camarades restés sur place, sont priés de se pourvoir de chronomètres en souriante harmonie avec l'horloge de l'Observatoire ; il paraitrait - à étudier les débuts d'assemblées de toute nature qui se tiennent en DORDOGNE - que les marchands de sabliers du coin vendraient force montres marchant bien plus lentement que celles en usage ailleurs. A préciser également que ces memes participants ne seront nullement sollicités pour sauter en parachute, après les agapes de midi à DIEUZE, les soldats de la région se chargeront d'évoluer plus avantageusement dans le ciel mosellan sans leur concours.

"La Trinité passée", le sire de Marlborough, ne revint pas. Les gens du PERIGORD et des provinces satellites n'imiteront point le héros de MALPLAQUET et de la chanson burlesque, mais sacrifieront néanmoins une journée supplémentaire pour un circuit dans les terres verdunoises restées toujours de désolation ; ils ne regagneront leur pénates que le mardi soir, avec leurs hottes bourrées de sujets à souvenirs et vraisemblablement le désir de "remettre cela" l'année suivante. DEO JUVANTE, c'est-à-dire DIEU AIDANT, comme le précisent les pages roses d'un vieux petit LAROUSSE, pour les particuliers qui n'ont pas mangé trop de latin dans les officines du savoir.

Raymond Bergdoll

*

NOTRE BULLETIN

Il y a les "fantaisistes", qui ne versent pas leur contribution aux frais du bulletin, puis, soudain, recommencent alors que leur nom a été rayé de la liste des membres ; se rendent-ils compte des perturbations apportées à la tenue à jour des listings ?... Il y a les "défaitistes", qui font les morts pendant des années, puis, un jour, se réveillent... Il y a les "artistes", auxquels il faut envoyer une ou deux, voire trois lettres de rappel avant qu'ils songent à rédiger un chèque, parfois erroné ou double de la somme fixée. Qu'il soit bien précisé qu'on ne peut pas payer deux années en avance et que le surplus est automatiquement versé à la caisse sociale de la

Section "HR", qui n'adresse pas de reçu, mais présente le décompte détaillé lors de son assemblée générale. L'intégralité des soixante francs annuels (1987, puis 1988) est versée à l'entreprise gestionnaire des listes... Il y a les "amicalistes" consciencieux et fidèles depuis de bien nombreuses années, qui parfois envoient également un texte pour être inséré au bulletin (si l'auteur ne le désire pas, prière d'en faire mention).

Au moment de l'envoi de ce bulletin (n° 208-I.88), il y a 347 lecteurs, dont 51 veuves. La répartition par Section est la suivante : BR : 70 - HR : 50 - M : 97 - P : 12 - S : 5 - SO : 90 - (Divers : 23). Témoignez votre camaraderie aux Trésoriers des Sections, dont les encaissements sont en retard de 26.BR - 18.HR - 96.M - 11.P - 2.S - 23.SO - 11.HS. Merci de votre effort et de votre exactitude : soixante francs de participation aux frais des quatre numéros du bulletin 1988.

LA BAL SE SOUVIENT

Prière de corriger ou de compléter la carte annexée au bulletin en faisant connaitre vos observations à Paul Meyer (161, rue Th. Deck - 68500 Guebwiller).

*

LE MUSEE-MEMORIAL DE HAUTE ALSACE

A Cernay (Haut-Rhin), situé entre Mulhouse et Thann et au nord du Sundgau où la Brigade Alsace-Lorraine a combattu fin 1944, il sera créé un "Musée-Mémorial", témoin historique de la région, depuis 1870 à nos jours. Il s'agit de réunir à Cernay les témoignages qui se trouvent épars dans les associations, dans les caves et les greniers, attendant un sort incertain.

L'Amicale aurait ainsi l'occasion de marquer sa présence lors de la Libération, d'autres associations se manifestant régulièrement dans la région de Haute Alsace, la BIAL étant quelque peu tenue dans l'ombre.

Après en avoir référé au Président national et surtout au Conservateur du Musée de Strasbourg, auprès duquel notre ami Jean-Pierre Burger a bien voulu accepter d'etre notre délégué, nous serons en mesure de céder quelques objets à Cernay, qui peut-etre font double emploi. Cet inventaire ne se fera que fin 1988 parce que le Musée de Strasbourg est en pleine rénovation jusqu'en juin 1989, tout étant soigneusement emballé en attendant de consacrer à la BIAL une vitrine plus grande que celle que vous connaissez, ce qui donnera plus d'importance historique à notre Unité.

Pendant ce temps, nous pourrions rechercher dans nos habitations les "souvenirs" matériels (lettres, ordres de mission, affiches, photos, parties d'uniforme, casques, trousses d'infirmier, armement léger ou collectif, etc).

Ne craignez pas de céder des objets volumineux parce que Cernay va recevoir une panoplie d'engins lourds cédés par le Musée des Blindés de Saumur.

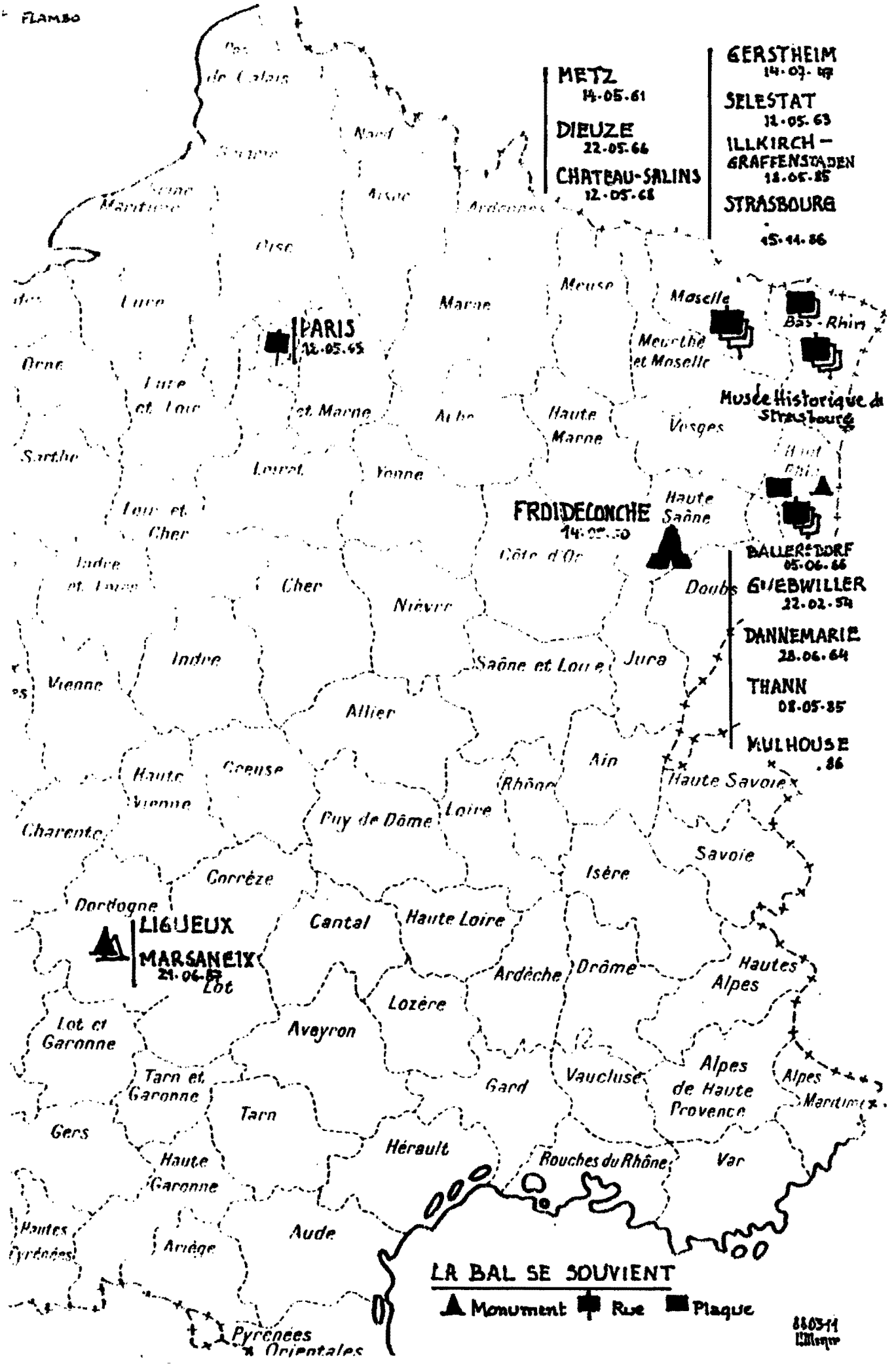
Le Président Paul Meyer se déclare pret à recevoir vos envois à son adresse habituelle : 161, rue Théodord Deck 68500 Guebwiller. Il vous remercie de ne pas lui faire perdre la face devant les responsables du Musée de Cernay et les autres présidents d'associations.

*

CARNET NOIR

Avec infiniment de tristesse nous avons appris que notre excellent camarade M A R C E L R O N D E T - Les Chaumes Commune de Saint-Félix de Reillac et Mortemart 24260 Le Bugue, vient de perdre un de ses fils à la suite d'une grave maladie. A lui-meme, son épouse et tous les siens vont nos témoignages de profonde sympathie.

*
* *


FLAMBO
METZ
14.05.61
DIEUZE
22.05.66
CHATEAU-SALINS
12.05.68
GERSTHEIM
14.05.89
SELESTAT
11.05.63
ILLKIRCH – GRAFFENSTADEN
18.05.85
STRASBOURG
15.11.86
PARIS
12.05.45
FROIDECONCHE
14.05.50
Musée Historique de Strasbourg
BALLERSDORF
05.06.66
GUEBWILLER
22.02.54
DANNEMARIE
28.06.64
THANN
08.05.85
MULHOUSE
.86
LIGUEUX
MARSANEIX
21.06.83
Nord
Pas de Calais
Somme
Seine Maritime
Oise
Aisne
Ardennes
Eure
Marne
Meuse
Moselle
Bas-Rhin
Meurthe et Moselle
Orne
Eure et Loir
Seine et Marne
Aube
Haute Marne
Vosges
Haut Rhin
Sarthe
Loiret
Yonne
Loir et Cher
Haute Saône
Côte d'Or
Indre et Loire
Cher
Doubs
Nièvre
Indre
Saône et Loire
Jura
Vienne
Allier
Creuse
Haute Vienne
Ain
Rhône
Haute Savoie
Charente
Puy de Dôme
Loire
Savoie
Isère
Corrèze
Dordogne
Cantal
Haute Loire
Ardèche
Drôme
Hautes Alpes
Lot
Lozère
Lot et Garonne
Aveyron
Tarn et Garonne
Gard
Vaucluse
Alpes de Haute Provence
Alpes Maritimes
Tarn
Gers
Hérault
Haute Garonne
Bouches du Rhône
Var
Hautes Pyrénées
Ariège
Aude
Pyrénées Orientales
LA BAL SE SOUVIENT
Monument
Rue
Plaque

N° 210. Edition du Lot-et-Garonne — 1 Franc — Mardi 8 Mai 1945

Le 7 Mai 1945 à 2 h. 41 à REIMS

Quarante-Quatre

ORGANE DU COMITÉ DÉPARTEMENTAL DE LIBÉRATION DU LOT-ET-GARONNE
M.L.N. - Front National - C.G.T. - Parti Communiste - Parti Socialiste S.F.I.O. - Parti Radical-Socialiste - C.D.A.P. - U.C.F.F. - Parti Démocrate Chrétien - F.U.J.P.

L'Allemagne a capitulé
SANS CONDITION

Transmis par J.P. Berger

Les Alliés déclarent la fin des hostilités sur le Front occidental

L'Allemagne a capitulé sans condition aujourd'hui à 2 h. 41. La cérémonie de la reddition a eu lieu dans une petite école de Reims.

Le général Smith, chef d'état-major du général Eisenhover a signé au nom du commandant interrallié, le général Susloparoff pour la Russie et le général Sevez pour la France. C'est le général Jodl nouveau chef d'état major qui a signé au nom de l'Allemagne.

La VICTOIRE...

Voici donc réalisée enfin, 58 mois après qu'elle fut jetée au monde, la prophétie par laquelle Charles de Gaulle attestait son irréductible confiance dans les destins de la Patrie. Après 4 ans du plus abject esclavage, un an de dures batailles a ramené la victoire sous nos drapeaux, fraternellement mêlés à ceux des peuples dont l'héroïsme sans défaillance a rendu possible le triomphe tant attendu de la Liberté.

A l'heure où le combat vient de cesser sur le front occidental, qu'ils en soient tous d'abord remerciés de toute la ferveur de notre gratitude : Churchill qui, au lendemain de Dunkerque, consentit à assumer seul le fardeau écrasant de la guerre totale ; Staline, le vainqueur de Stalingrad, l'héritier par-delà Lénine, de nos ancêtres jacobins, décidé comme eux à faire pacte avec la victoire et la mort ; Roosevelt, l'apôtre disparu trop tôt pour le monde, mais dont les derniers jours auront eu du moins la consolante certitude que, grâce à l'appui de son peuple, les dés de fer étaient jetés, et, désormais, blessée à mort la bête d'Apocalypse qui avait déchaîné sur la terre le plus effroyable des fléaux.

Elle avait tout détruit : villes et gens, civils et combattants, hommes, femmes et enfants. Où avaient passé ses hordes, l'herbe ne poussait plus, comme sous le pas des chevaux des barbares, ses ancêtres et ses modèles. Aujourd'hui, du Cap Nord à l'Espagne, de Brest au Caucase, la Wehrmacht, par lambeaux décomposée avant même d'être tout à fait morte, a capitulé sans condition. On a ramassé des maréchaux à poignée. Dans leur hâte d'en finir, les prisonniers, dit-on, font queue aux portes des camps d'internement. Mussolini pendu, Hitler assassiné, les autres ?...

Elle avait voulu tout corrompre, jusqu'aux âmes elle avait même trouvé des valets pour se faire les doctrinaires de l'avilissement salutaire.

Errant de Siegmaringen à Luchtenstein, de Chateldon à Barcelone, eux, leurs sales mœurs, leurs sales richesses, déjà décomposés eux aussi avant d'être encore des cadavres, ces morts en sursis agonisent dans l'abjection et la terreur.

Quelles revanches ! et quelle leçon !

Merci à tous les vainqueurs, merci aux fils de France qui, lucides et inspirés, ont rendu à la Patrie meurtrie le sens et la grandeur de son destin. Nous entendions résonner hier, de Moscou, la voix du grand proscrit Edouard Herriot. Elle répétait ce que, depuis 15 ans, elle n'avait cessé de proclamer : « Si la Russie ne veut pas être vaincue, elle ne le sera pas... » La

Prophétie en 1940... Réalité en 1945 !

PREMIER APPEL DU GÉNÉRAL DE GAULLE

Londres, le 18 Juin 1940.

Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement.

Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat.

Certes, nous avons été, nous sommes submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne de l'ennemi.

Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.

Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non !

Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et qui vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.

Car la France n'est pas seule. Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limite l'immense industrie des Etats-Unis.

Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances, n'empêchent pas qu'il y a dans l'univers tous les moyens nécessaires pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrons vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là.

Moi, Général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique, ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes, ou sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialistes des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi.

Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.

...et l'HONNEUR

France a trois amis de par le monde qui en conditionnent le destin : les Etats-Unis, la Russie, l'Angleterre.

Grâce à ces hautes consciences vivantes, la France n'a pas plus perdu son âme qu'ils n'ont pu lui voler ses terres. De Bir-Akeim à Berchtesgaden, le pavillon tricolore a repris ses vols de gloire. Par la volonté de Charles de Gaulle et de ceux qu'il sut animer, pour la première fois, depuis un siècle et demi, nos volontaires, comme ceux de l'An II, comme eux aussi va-nu-pieds superbes ont « eu » encore leur Rhin allemand. Ils ont occupé Stuttgart, Ulm, franchi le Danube. C'est à Delattre de Tassigny que la 22° armée germanique a apporté sa reddition. Ainsi, l'affront est lavé. La France est redevenue la France. Au-delà des dictatures, des trahisons, des servilités complaisantes, des complicités profitables, la IV^me République s'avance, triomphale, sur la voie sacrée que lui avait tracée la grande « Première ».

Merci à tous, aux soldats tombés au champ d'honneur : aux victimes des camps d'horreur, aux fusillés, aux martyrs, à tous ceux qui ne reviendront pas. Que la reconnaissance de tout notre peuple, de nouveau maître de soi, accueille demain dans nos campagnes et dans nos villes nos prisonniers, dont la lente agonie, elle aussi, a assuré la liberté de tous. Notre Pays est exsangue ; mais il vit, il est libre, il est vainqueur. Travaillons tous d'un même cœur ; et l'avenir, bien vite, cicatrisera dans la joie les blessures encore saignantes.

Aujourd'hui n'est qu'à la reconnaissance et qu'à la fierté.

Vivent nos Alliés, vive de Gaulle, vive la France, vive la République 1944.

QUARANTE-QUATRE.

Les dernières nouvelles

Une dépêche envoyée par un représentant de l'agence Reuter à Reims, annonce que la cérémonie de la reddition a eu lieu hier à 2 h. 41, dans une petite école à Reims, où le général Eisenhower avait établi son quartier général.

Du côté allié les documents consacrant la reddition à merci des forces armées du Reich ont été signés par le général Smith, chef d'état-major du général Eisenhower, agissant au nom du Grand Quartier général interallié, par le général français Sevez, agissant au nom de la France et le général Susloparoff, chargé du rapatriement des membres de l'Armée rouge, agissant au nom de l'Union Soviétique.

Du côté ennemi, le général Gustave Jodl, nouveau chef d'état-major des unités allemandes, qui a donné la signature nécessaire au nom du Reich.

Le général Eisenhower qui n'assistait pas à la cérémonie de la signature de l'acte de capitulation reçut ensuite le général Jodl et l'amiral Friedeberg et leur demanda s'ils avaient pleinement compris et saisi la portée des conditions imposées par les Alliés. Ils répondirent par l'affirmative et déclarèrent que ces conditions seraient exécutées.

Puis le général Jodl a demandé la parole. Lorsque le général Eisenhower la lui eut accordée il fit la déclaration suivante : « Avec la bien ou pour le mal, le peuple allemand, ses masses que les forces armées, se trouvent entièrement remis aux mains de ses vainqueurs par l'acte que nous venons de signer. »

L'acte de reddition

1° Nous soussignés, agissant au nom du haut-commandement allemand, nous rendons sans conditions au commandement suprême des forces expéditionnaires alliées et simultanément au haut-commandement soviétique, toutes les forces terrestres, navales et aériennes qui sont à cette date sous contrôle allemand ;

2° Le haut-commandement allemand donnera immédiatement des ordres à toutes les autorités militaires, navales et aériennes allemandes sous contrôle allemand, de cesser toutes opérations actives à 23 h. 1 m. (heure de l'Europe centrale) le 8 mai et de rester sur les positions occupées à ce moment. Aucun navire, bâtiment ou avion ne devra être sabordé et aucun dégât ne devra être effectué à leur machinerie ou équipement.

3° Le haut-commandement allemand transmettra immédiatement ceci aux commandants préposés et assurera l'exécution de tous autres ordres publiés par le commandant suprême des forces expéditionnaires alliées et par le haut-commandement soviétique.

4° Cet acte de reddition militaire est sans préjudice et ne sera précédé par aucun instrument de reddition imposé par les nations unies ou en leur nom et applicable à l'Allemagne et aux forces armées allemandes en totalité.

5° Dans le cas où le haut-commandement allemand ou quelque force sous son contrôle n'agirait pas selon cet acte de reddition, le commandement suprême des forces expéditionnaires alliées et le haut-commandement soviétique prendront les mesures ou autres actions punitives qu'ils jugeraient nécessaires.

Signé à Reims (France) à 2 h. 41, le 7 mai 1945.

Au nom du haut-commandement allemand : Jodl, en présence et au nom du commandant suprême des forces expéditionnaires alliées : W. Biddle Smith ; au nom du haut-commandement soviétique : Yvan Susloparoff ; au nom du haut-commandement français : François Sevère.